

THEMATIC
Information et communication :
entre spécialisations professionnelles et unité disciplinaire
Odile Riondet

Qu'est-ce qu'une science ? Si nous nous référons simplement à un dictionnaire de langue, on répondra : une science est une démarche systématique, qui unifie dans son regard un ensemble de phénomènes que d'autres n'ont encore perçus qu'épars (la communication, les faits de société...). Elle choisit des champs d'observation. Pour ce faire, elle adopte des méthodes et parfois en crée. Des auteurs s'en réclament et proposent des concepts caractéristiques. Et elle réunit des individus qui s'en réclament, sans pour autant être d'accord entre eux. Elle organise donc des lieux de débats et de confrontation (congrès, colloques, séminaires, rencontres plus ou moins formelles...). Or, la soixante et onzième section des universités, à l'inverse de toutes les autres sciences, s'est longtemps définie, chez certains de ses auteurs du moins, en fonction des professions auxquelles elle donne accès, distinguant d'ailleurs l'information et la communication comme deux branches professionnelles distinctes. L'information était la branche destinée à former les professionnels du livre et du document, la communication formant les journalistes et responsables de la communication dans les entreprises et les organisations. Faut-il y voir une caractéristique indépassable ou un instant dans l'histoire de la discipline ? Ce sera notre proposition : cette perspective s'avère de plus en plus inadéquate. Non seulement parce que les professions s'hybrident, mais parce que, sur le plan épistémologique et de la recherche, les emprunts conceptuels, d'auteurs, de champs, sont constants et profonds.

1. On a longtemps identifié l'information avec les savoirs professionnels bibliothéconomiques et documentaires et avec la technique.

La naissance concomitante des SIC et des IUT

Pourquoi a-t-on identifié information et professions du livre et du document ? Jusqu'après 1968, il existait d'un côté des écoles professionnelles (l'IFP ou Institut Français de Presse, le CELSA ou Centre d'études littéraires appliquée, l'école de documentalistes de la faculté catholique de Paris...) et de l'autre des formations universitaires nécessairement généralistes, dont la communication ne faisait pas partie. Les IUT sont créés en 1968, puis les DESS à partir de 1975. A ce moment naissent dans l'université des cursus professionnels dans divers domaines, dont par exemple la documentation, le journalisme ou la publicité.

L'idée de créer une discipline de *Communication* est concomitante, puisque la première rencontre entre Jean Meyriat, Roland Barthes et Robert Escarpit dans le but de créer une discipline spécifique date de 1972. Une première liste des connaissances de cette potentielle section universitaire est alors dressée, distinguant les connaissances fondamentales (sémiologie, sociologie, histoire, étude des systèmes, communication de masse, systèmes politiques et économiques d'information) et les connaissances appliquées (bibliologie, documentologie, marketing, publicité, animation, arts du spectacle...). Les paires que l'on peut former entre les connaissances théoriques et les connaissances appliquées ne sont pas fixées. Cependant, de manière tacite, les congrès

comme les universitaires envisagent deux ensembles : l'information ou information-documentation et la communication.

Une revendication de reconnaissance professionnelle

Cette distinction est en partie la revendication d'une identité professionnelle, essentiellement des documentalistes, car les bibliothécaires, étant des fonctionnaires, ont leurs propres circuits de formation. L'ensemble information-documentation ne représentait malgré tout qu'un sous-ensemble assez étroit. Yolla Politi et Rosalba Palermi¹ estiment que, aux débuts de la section universitaire, un petit tiers des thèses concernait ce domaine, et que de plus leur dimension scientifique était faible : beaucoup des thèses produites étaient au départ très techniques, obtenues par des étudiants de pays de coopération souhaitant travailler sur le traitement automatique des langues, la veille technologique ou les hypertextes, c'est-à-dire souvent un travail d'ingénierie, proche des pratiques. Autrement dit, la « science de l'information » a été longtemps proche des « sciences de l'ingénieur », qui sont fondamentalement au service des pratiques d'une profession. Il a fallu des années pour que les préoccupations des enseignants concernés s'élargissent, intègrent plus systématiquement la recherche dans le domaine de l'organisation du travail ou des aspects cognitifs de la relation à l'information². Dans les congrès, selon des données plus récentes, il n'y aurait même que 5% des travaux présentés se réclamant de la documentation³, ces exposés étant d'ailleurs souvent regroupés dans des ateliers à part, avec l'ingénierie.

On peut comprendre alors que certains professionnels ne voient même pas l'intérêt de réclamer une « science » les concernant, qu'elle s'appelle science de l'information ou autrement. Pour Bertrand Calenge, par exemple, la bibliothéconomie est une pratique raisonnée, qui peut avoir besoin de temps à autres des lumières de la sociologie pour analyser ses publics, une autre fois de la cognition pour comprendre leur comportement face à l'écrit, parfois de l'histoire pour situer ses pratiques dans une évolution des supports, etc. Mais la bibliothéconomie a ses objectifs propres, qui ne sont pas ceux de ces sciences, et si la documentation se sent appartenir à quelque « science de l'information », alors cela signifie simplement que documentation et bibliothéconomie n'ont rien à faire ensemble⁴.

Le souci de reconnaissance professionnelle, certes partagé par les professions du livre et du document n'aboutit donc pas à une position unique face à une possible « science de l'information » ou à un rattachement aux « sciences de l'information et de la communication ». Certains refusent purement et simplement le rattachement à une discipline scientifique quelle qu'elle soit. D'autres, comme Marie-France Blanquet par exemple, vont demander la reconnaissance d'une discipline qui s'appellerait « information-documentation », branche réflexive des praticiens de l'information scientifique et technique. D'autres encore veulent garder l'expression « science de l'information », désignant alors une science distincte de la « science de la communication ». Ce serait une science humaine⁵ s'intéressant à « l'élaboration sociale et au partage du savoir⁶ ». Enfin, d'autres acceptent d'intégrer un ensemble « Sciences de

¹ Y. Politi et R. Palermi, dans R. Boure (dir.), *Les origines des sciences de l'information et de la communication, Regards croisés*, Presses universitaires du Septentrion, 2002.

² V. Couzinet, « Convergences et dynamiques nationales : pour une mise en visibilité des recherches en sciences de l'information », *Recherches récentes en sciences de l'information, Convergences et dynamiques*, Actes du colloque MICS-LERASS, 21-22 mars 2002, Toulouse, ADBS Editions, 2002.

³ D. Arru-Gaillard, Organisation et identité d'une « entreprise » de recherche française en sciences de l'information et de la communication, mémoire de DEA, CELSA, 2004.

⁴ B. Calenge, Peut-on définir la bibliothéconomie ? *Bulletin des bibliothèques de France*, 1998, vol. 43, n° 2.

⁵ V. Couzinet, op. cit.

⁶ J.-P. Metzger, « Les trois orientations de la science de l'information », dans *Recherches récentes en sciences de l'information*, op. cit.

l'information et de la communication », considérant qu'il y a à l'intérieur une place spécifique pour certains terrains d'étude en documentation et bibliothèque.

Symétriquement, il existe alors une construction des discours des tenants d'une « communication » séparée de l'information : la communication serait plus théorique, la mentalité ne serait pas la même, le poids de la technique serait peu important, les formations se rattacheraient nettement aux sciences humaines sans lien avec l'ingénierie, les professions concernées par les cursus en communication seraient plutôt des professions d'encadrement alors que celles de l'information conduiraient plus souvent à des postes de techniciens, la recherche serait à la fois plus conséquente et plus théorique, moins positiviste, moins comportementaliste⁷.

Le refus de penser une épistémologie des SIC

Dans un ouvrage paru en 2002⁸, un groupe de chercheurs analysait la naissance de la 71^{ème} section universitaire selon une approche très sociologique, inspirée notamment des travaux de Pierre Bourdieu sur l'université. Dans cette perspective, toute tentative de mettre en avant la dimension scientifique dans la constitution de la discipline est immédiatement suspectée. La véritable question est la suivante : qui avait intérêt à la création de la section universitaire ? Quels intérêts sociaux, économiques, symboliques, se cachant derrière les discours cherchant à prouver que l'on a affaire à une nouvelle science ? La réponse proposée est la suivante : il s'agissait simplement de régler des problèmes statutaires, d'intégrer des vacataires, notamment des professionnels ayant travaillé depuis longtemps pour l'université, ou d'offrir une possibilité de promotion dans une nouvelle section à des universitaires en place. Il est bien évident que, dans cette perspective, tenter même de parler d'une épistémologie de la discipline relève de la dissimulation ou de la supercherie. Cette position est reprise régulièrement dans les congrès par l'un ou l'autre des orateurs. Parallèlement, cette proposition est de plus en plus ouvertement contestée par des chercheurs qui se demandent s'il ne s'agit pas simplement d'une forme de paresse intellectuelle, d'un renoncement à l'effort de penser la discipline.

2. Des incohérences à dépasser

Les éléments que nous venons d'évoquer mettent en évidence les tensions de la création d'une discipline. Nous retiendrons des incohérences à plusieurs niveaux :: dans la définition même de l'information et de la communication ; dans une certaine vision de la professionnalisation comme déterminante dans la définition de la section universitaire ; dans les représentations épistémologiques

Les frontières fluctuantes de l'information et de la communication

Qu'est-ce qu'une information par rapport à la communication ? Le schéma traditionnel répond : l'information est un contenu et la communication est l'ensemble formé par un contenu et un moyen d'expression (corps humain, média, texte...). Mais le fait d'avoir lié l'information à certaines professions et la communication à d'autres va introduire une perturbation. Par exemple, Jean Meyriat définissait l'information comme *une connaissance* qui circule et voulait fonder une « documentologie⁹ ». Cette perspective

⁷ D. Bougnoux, *Introduction aux sciences de l'information et de la communication* en 2001 ou A. et M. Mattelart, *Histoire des théories de la communication*, 1995.

⁸ R. Boure (dir.), *Les origines des sciences de l'information et de la communication, Regards croisés*, Presses universitaires du Septentrion, 2002.

⁹ Jean Meyriat, *théoricien et praticien de l'information-documentation*, ADBS Editions, 2001.

est reprise par Yves-François Le Coadic¹⁰, qui articule clairement les connaissances en sciences de l'information avec des métiers : la bibliothéconomie, la muséologie, la documentation, mais aussi le journalisme. Et il précise ce qu'il appelle les concepts en science de l'information : *information scientifique et technique, usages, besoins d'information, interactions informationnelles*. Si l'on prend les travaux de Pascal Froissart et Hélène Cardy¹¹, on note qu'ils inscrivent la muséologie en communication et non en information. Et les préparations de concours, quels qu'ils soient, relève aussi de la communication.

Ce qui se joue en réalité entre information et communication est la mise en place d'une hiérarchie scientifique, une volonté de distinguer les « barbares » et les « prédestinés » selon l'expression de Bourdieu : l'information est liée à l'informatique, elle professionnalise, elle est destinée aux techniciens, elle a une vision étroite et positiviste. Les véritables sciences humaines sont du côté de la communication. Et notamment, la communication politique est plus prisee que la communication des organisations, laquelle est mieux cotée socialement que la muséologie, laquelle est mieux que la bibliothéconomie, la documentation se situant en queue de peloton. La hiérarchie professionnelle des formations jette ainsi son ombre, créant par contrecoup une hiérarchie des savoirs et des recherches, ce qui explique les incohérences des classifications retenues.

Peut-on définir une science par les métiers auxquels elle donne accès ?

Il ne faut pas confondre une profession avec une discipline scientifique. Et cependant, des intitulés comme « information-documentation » sont proposés. Or, la documentation est une profession. Alors pourquoi ne dit-on pas par exemple qu'on s'inscrit en « communication-journalisme » ou en « communication-DRH » ? L'asymétrie même des expressions pose problème.

Il serait souhaitable de renoncer à ce genre de proposition si l'on veut justifier d'une existence disciplinaire. Car aucune discipline ne se définit par les professions auxquelles elle donne accès. La caractéristique d'une discipline universitaire est qu'elle a le potentiel de savoirs pour rester généraliste, même si elle a aussi ses cursus professionnalisés, qui d'ailleurs ne recueillent pas obligatoirement et uniquement les étudiants issus des premières années d'enseignement qu'elle a pu proposer. Pensons à la sociologie, à la psychologie, à l'histoire : des psychologues deviennent enseignants, cliniciens, infirmiers, animateurs de maisons de jeunes... Le niveau de la professionnalisation s'établit sur un socle de manières de raisonner, de capacités de synthèse, d'esprit d'analyse acquis antérieurement.

Une certaine représentation de la science

Hélène Cardy et Pascal Froissart, dans les travaux précédemment cités, opposent la « pluridisciplinarité de base » des sciences de l'information et de la communication et « l'ontologie propre » d'une réelle discipline. Le terme d'*ontologie* dans ce contexte est pris dans un sens quasiment péjoratif : une discipline se fossiliserait en choisissant un objet, en s'y fiant, en le définissant de manière stricte, en lui donnant un « être », qui ne peut que rester fictif, puisque, comme chacun sait, le monde n'est pas peuplé d'êtres fixes, comme le pensaient les philosophes antiques ou du Moyen Age, mais de réalités mouvantes, même si nous en donnons parfois dans nos sciences, et par nécessité, une image arrêtée. Mais cette représentation est peu cohérente avec les approches philosophiques de l'épistémologie. Il est passé beaucoup d'eau sous les ponts depuis le 19^{ème} siècle et les beaux jours du positivisme. En réalité, même les chercheurs de sciences

¹⁰ Y. Le Coadic, *La science de l'information*, PUF, 2004.

¹¹ H. Cardy et P. Froissart, Les enseignants chercheurs en information et communication, dans Les recherches en information et communication et leurs perspectives, 13^{ème} congrès de la SFSIC, 2002.

expérimentales – ou autrement dit des sciences dites dures – reconnaissent volontiers leur dépendance du contexte, de leur formation, de leur école de pensée dans leurs théorisations. Ils reconnaissent l'importance de l'instant interprétatif et l'importance de l'hypothèse qui, selon l'expression de Gaston Bachelard, est toujours « métaphysiquement inductive ».

C'est donc de cette situation que nous partons. Nos chercheurs se représentent leur science comme un univers d'accollement, d'emprunt, de retour sur des pratiques professionnelles diverses. Ils ne sont pas certains eux-mêmes de leur unité, et revendiquent même souvent leur hétérogénéité au nom d'une certaine idée de la science : une science qui voudrait s'unifier serait menacée par l'ombre du dogmatisme, la fossilisation des ontologies, l'illusion de l'intellectuel aveuglé qui refuse de voir dans ses positions l'objectivation pure et simple de ses intérêts.

3. Les professions s'hybrident

Nous voyons dans ces propositions précédemment citées un instant de la constitution de la discipline, instant actuellement largement dépassé. Car même si l'on accorde une grande attention à la professionnalisation, il n'est plus possible aujourd'hui de décrire les professions auxquelles donnent accès nos cursus comme aux débuts de la création de la section universitaire. Par rapport à ce qui constituait des filières précises, on constate une hybridation des professions : journalistes sur le Web, GED dans la communication d'entreprise, etc.

Le secteur de l'information est progressivement devenu moins celui des techniques documentaires que celui des analystes de l'organisation¹². La réalité des professionnels qui font circuler l'information dans les entreprises s'est transformée avec la diffusion des technologies, rapprochant des profils antérieurement documentaires et de profils de relations humaines. On peut remarquer les fortes ressemblances entre ces deux situations professionnelles, liées notamment au fait que la documentation comme la communication interne ou externe s'exercent au sein d'entreprises et que les fonctions de communication et de documentation passent de plus en plus souvent par les mêmes outils techniques (pensons par exemple à un intranet). C'est ainsi qu'aujourd'hui, selon Brigitte Guyot, il n'est plus possible de réfléchir un métier comme la documentation uniquement en termes de techniques, sans situer cette activité dans l'organisation qui l'abrite¹³. Ainsi, la mise en place de cursus professionnels à l'intérieur de l'université s'est traduite, selon ces auteurs, par une lente compénétration des deux logiques : la logique professionnelle et la logique universitaire et par l'apparition de domaines éditoriaux mettant en scène cette rencontre. Parallèlement, il existe des IUT de journalisme, qui forment des professionnels au niveau technicien, des journalistes patentés qui passent leur temps en recherche d'informations sur le web, guettant les nouveaux blogs, les informations inédites, avec des techniques de recherche d'information issues des pratiques documentaires.

Y a-t-il plus de références théoriques ou de savoirs de référence dans une branche professionnelle que dans l'autre ? A partir du moment où le centre est la profession, la relation aux savoirs de référence est dans tous les cas de l'ordre de l'intérêt

¹² Françoise Bernard, « Contribution à une histoire de la communication des organisations dans les SIC », dans Robert Boure, p. 153-179.

¹³ B. Guyot, Sciences de l'information et activité professionnelle, dans Les sciences de l'information et de la communication, *Hermès* n° 38, 2004.

de ces savoirs pour les pratiques professionnelles. Est-il plus conceptuel de faire une enquête sur les opinions politiques qu'une enquête sur les pratiques de lecture ? Sans doute pas.

3. Les recherches s'hybrident

Sur le plan des recherches, on note le même mouvement d'hybridation, se traduisant par une reprise des mêmes auteurs, des notions, des points de vue... C'est sans doute dans les volumes des congrès et sur les sites d'archives ouvertes et dans les congrès de la Société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC) que l'on peut le mieux voir s'esquisser des points de rencontre entre information et communication. Par exemple, sur le site *Archivesic*¹⁴, on trouvera certaines rubriques comme la bibliométrie ou la documentation. Mais celle sur l'édition électronique propose aussi bien des textes en économie de l'édition que d'autres sur les revues numériques. La communication de l'information scientifique et technique est traitée par la question de la vulgarisation, de la médiation, de la lecture d'images scientifiques ou de sa diffusion documentaire. Ainsi, il est bien clair que certaines problématiques et certains objets d'étude sont partagés.

On pourrait citer des communications dont on ne peut décider s'ils correspondent au sous-ensemble « information » ou « communication » au sens d'une opposition. Lorsqu'il s'agit de définir la notion de « trace » à travers cinq auteurs différentes (Paul Ricoeur, Paul Veyne, Marc Bloch, Bruno Latour, Carlo Ginzburg) ; ou l'utilisation des théories de l'apprentissage pour décrypter les débats télévisés. On citera encore les tentatives du groupe RTP-DOC pour organiser une réflexion sur le document dans ses aspects de forme, signe et média empruntant alors à l'histoire, et à la sémiologie. La démarche inverse consiste au contraire à définir un regard particulier qui serait celui de la communication sur un objet partagé ou inusité : montrer les diverses dimensions communicationnelles de l'implantation des TIC dans le monde arabe.

Certains articles également s'interrogent sur la communication ou les sciences de l'information et de la communication dans leur unité disciplinaire et leur particularité, la discipline en tant que telle. Et nous retrouvons ici la question des liens entre information et communication (*Is communication separable from information ? Réflexion sur les difficultés d'émergence d'une discipline*). Mais aussi une interrogation sur un seul aspect du duo (*La communication : définition ; De nouveaux modèles pour les sciences de l'information ?*). Ou enfin, une interrogation sur les hypothèses anthropologiques sous-jacentes dans notre discipline (*Esquisse d'une posture anthropologique pour les SIC, Pour une anthropologie de la communication*).

Ce panorama met en évidence quelques points intéressants pour notre questionnement.

En premier lieu, il existe bien quelques grandes configurations épistémologiques. Par exemple des textes qui emploient le concept d'espace public pour analyser la communication politique et en s'appuyant sur un auteur comme Habermas. Ou des auteurs qui se sont spécialisés sur l'information numérique, veulent promouvoir le document comme concept, vont chercher leurs auteurs de référence en informatique ou dans l'analyse automatique du langage. Ce sont là deux exemples de configurations épistémologiques attendues pour qui a suivi les débuts de la discipline.. Quelques auteurs minoritaires tiennent d'ailleurs visiblement à la division, souhaitant explicitement mettre en place une « science de l'information » autonome.

¹⁴ <http://archivesic.ccsd.cnrs.fr>

Mais les textes publiés manifestent surtout une très grande variété et un très fort métissage des configurations épistémologiques premières. Une variété d'abord parce que les références utiles pour analyser les faits de communication se diversifient nécessairement : les aspects psychologiques et cognitifs par exemple sont de plus en plus nécessaires avec l'apparition des technologies interactives. Et puis l'on parlera de métissage lorsque des auteurs, des concepts ou des méthodes qui appartenaient antérieurement à une configuration épistémologique passent à l'autre. Par exemple l'utilisation de la notion d'*énonciation* pour décrire des sites web, d'*interrelation* pour une approche critique des interfaces, d'*altérité* pour questionner une relation de service. La *narrativité*, par exemple, est utilisée aussi bien dans l'analyse du fait divers que celle de la communication politique ou des CD-ROM.

4. Conclusion

On distingue trois niveaux dans une discipline et une pratique scientifique: les configurations épistémologiques, les choix de philosophie de la science, les choix anthropologiques.

Une science serait une idéologie si elle était un mouvement uniforme, n'appliquant qu'une seule méthode, dans une seule vision du monde, avec un objet d'étude indiscutable. La véritable question est de savoir comment un ensemble de chercheurs a pu construire quelque chose d'original, de particulier, en approchant les questions avec la volonté d'une certaine distance à soi-même et à ses opinions préconçues, et s'il y a une communauté qui porte ce projet, avec ses zones de recoupement et ses divergences.

Les SIC ont bien des objets, que les sous-branches dites parfois « information » et « communication » se partagent de plus en plus (les supports numériques, les réseaux sociaux, les médias, les relations interindividuelles ou de groupes, les collectifs d'apprentissage, la presse écrite ou télévisuelle... Elles ont un regard, qui unifie comme faits de communication un dialogue, une émission de télévision, un rapport d'enseignement, une demande d'information...L'échange est compris comme essentiel à l'espèce humaine. Information et communication ont été un instant fascinées par la cybernétique, la systémique ; d'autres sont venues de la sémiologie ou de l'anthropologie avant de s'intéresser aux faits de communication, mais les effets d'école sont communs à toutes les sciences humaines. Les modes de relation au réel sont aussi divers, et l'on ne peut dire que l'on puisse identifier aujourd'hui des recherches en information plus attachées à l'efficacité pratique : qu'est-ce en effet qu'un sondage sur des opinions politiques si ce n'est un instrument technique ? Et un blog politique ? pourtant, ne va-t-on pas souvent considérer spontanément qu'il s'agit là de communication et non d'information ? Il y a donc des configurations épistémologiques entre objets, méthodes, auteurs, concepts largement hybrides.

Les philosophies de la science sous-jacentes sont souvent liées à ces choix : des recherches sont franchement positivistes, d'autres dans la lignée de la philosophie critique, d'autres empiriques. Mais il n'est pas vrai que les recherches sont plus positivistes dans un domaine, plus critiques dans l'autre. Et cette variété est celle de toute science aboutie.

Enfin, les présupposés anthropologiques sont divers. C'est ainsi que les études d'usage présupposent une forme de liberté des utilisateurs face à l'offre technologique ; que certaines branches de l'interrelation restent sur des schémas très fort de type stimulus-réponse alors que d'autres s'en détachent et s'intéressent plutôt à une herméneutique du sujet. Mais c'est à cette diversité que l'on reconnaît, paradoxalement, la consistance d'une discipline.

